

HANDICAP

ENTRETIEN Charlotte Puiseux

Doctorante qui va finir sa thèse intitulée *Queerisation des handicaps : les théories crip en question* au Laboratoire du changement social et politique de Paris-Diderot.



Quand « l'infirme » prend du pouvoir

Un mouvement venu des pays anglo-saxons apporte un nouveau regard, subversif, sur le handicap. Le mouvement Crip tente de déconstruire les normes sociales appliquées au handicap.

Qu'est-ce que le mouvement Crip ? — En France, ce mouvement, venu des pays anglo-saxons, n'est pas du tout connu. Le mot est une contraction de *cripple* qui veut dire boiteux, estropié, infirme en anglais... Son utilisation s'inspire des démarches queer (voir encadré) de retournement du stigmate : se réapproprier un mot péjoratif et en faire une identité positive.

Quelle est l'histoire de ce mouvement ? — Ce courant développe une critique à l'encontre des *disabilities studies*, qui tentent de lire les rapports sociaux et les sciences sociales à travers le prisme du handicap. Le mouvement Crip reproche aux *disabilities*

studies, pour reprendre les mots d'une militante Crip, d'être un mouvement blanc, hétérosexuel, mené par des hommes. Certes ces études soulevaient des problématiques liées au handicap mais oubliaient de les croiser avec différentes oppressions liées à la couleur de peau, le sexe ou l'orientation sexuelle.

Cette réflexion commence donc à émerger au début des années 2000, d'abord avec Christopher Bell, lui-même personne handicapée noire qui déplore que les *disabilities studies* ne prennent pas en compte les interactions entre handicap et racisme. Elle est également portée par des mouvements artistiques et militants, comme Sins Invalid un groupe d'artistes handicapés qui présentent des performances explorant les questions de sexualité et de corps handicapés. Au niveau universitaire, l'ouvrage *Crip Theory* de Robert McRuer ou le livre *Feminist, Queer, Crip* d'Alison Kafer théorisent ce mouvement.

La pensée queer

Queer, insulte équivalente à « pédé-trans-gouine » en français, est un mot repris par les mouvements LGBT pour en faire une fierté, une revendication émancipatrice des catégories d'identité sexuelle, de genre ou d'orientation. Nés dans les années 90, les mouvements qui se revendiquent du queer remettent en cause l'existence même de ces catégories.

Le mouvement prend ses racines dans la pensée de Michel Foucault et son « histoire de la sexualité », mais puise aussi chez Jacques Derrida et sa philosophie de la déconstruction ainsi que chez Gilles Deleuze et Félix Guattari avec *l'Anti-Œdipe*. Il accuse le mouvement gay de s'enfermer dans une « identité gay » qui stigmatise à son tour les transgenres, les personnes prostituées, les intersexes...

Ce même mouvement interroge les courants féministes qui, selon lui, occultent les dominations subies par les femmes noires, lesbiennes, transgenres... En 1990, la théorie queer est ancree par la publication du livre de Judith Butler *Gender Trouble*.

Pouvez-vous nous définir cette théorie ? — J'ai tenté, dans mon travail de thèse, de voir comment les notions dominantes de la pensée queer pouvaient être appliquée, via la théorie Crip, au handicap. J'ai identifié quatre notions importantes. Le retournement du stigmate est lié à la notion d'abjection. Il interroge : comment des corps jugés abjects, relégués en dehors de la sphère sociale, peuvent retrouver une place en revendiquant cette abjection comme quelque chose de positif ?

Ensuite, il y a le concept de dés-identification, portée par la théorie queer, qui cherche à sortir des stéréotypes de genre, à casser les identités figées pour proposer des identités mouvantes. Une de mes profs prenait cette image, que j'aime beaucoup, pour expliquer

cette notion : « Dans notre société, on imagine deux genres, masculin et féminin, comme des parallèles qui ne se rencontrent jamais. Dans la théorie queer, ces genres sont pensés sur un continuum, donc une ligne avec deux extrémités qui seraient le féminin et le masculin. Et entre ces extrémités, des combinaisons multiples du féminin et du masculin qui peuvent, en outre, varier au cours d'une vie. » Appliquée au mouvement Crip, cette notion de dés-identification serait pensée en terme de handicap/validité avec la même image et une question : qu'est-ce qu'une personne handicapée et qu'est-ce qu'une personne valide ? Où commence le handicap et où commence la validité ?

Ensuite, il y a la notion de performativité, notion théorisée par Judith Butler. Là encore la construction des notions de handicap et de validité est une question de « jeu » social : comment se présente-t-on à la société ? Comment est-on perçu comme valide ou handicapé ? Enfin, dernière notion, l'idéal régulateur : dans la théorie queer, l'hétérosexualité et l'hétéronormativité sont construites. Cette matrice, l'idéal régulateur, impose des règles qui conduisent à considérer l'homosexualité comme déviante. Dans la théorie Crip, cette notion est reprise par toute une réflexion autour du fait que la validité n'est pas aussi naturelle que cela. La représentation de l'être humain parfaitement valide comme modèle n'existe pas, elle est construite socialement. Il existe un mythe de cette validité qui devient un système de domination pour les personnes qui en sont trop éloignées.

Cette pensée ne porte-t-elle pas une critique forte de notre modèle économique libéral ? — Oui, tout à fait. Cette critique est déjà présente dans les *disabilities studies* qui soulignent que le corps handicapé n'est pas fait pour la société capitaliste. Notre société impose un rythme de travail très élevé, un rendement toujours plus important et exclut d'emblée les personnes handicapées. Dans la théorie Crip, cette analyse va plus loin puisqu'elle est souvent défendue par des personnes doublement opprimées : handicapées mais aussi, noires, femmes, homosexuelles. Elles ressentent donc plus fortement la pression du système capitaliste.

La question de la sexualité y a une place importante ? — Oui. La question de la sexualité des personnes handicapées a été rejetée parce que considérée comme immorale, abjecte, comme a été également jugée la sexualité des personnes LGBT. En France, les débats sur l'accompagnement sexuel sont clivants et bloqués sur la nécessité ou non d'inscrire une exception à la loi de lutte contre le proxénétisme pour permettre l'existence d'assistants sexuels. Je suis contre parce que pour moi il serait très hypocrite de laisser la loi en l'état pour le reste de la population et faire une exception pour les personnes handicapées. Est-ce



Nomy Lamm est une artiste du collectif américain Sins Invalid qui s'inscrit dans le mouvement Crip en explorant les questions liées à la sexualité et les corps hors normes.

qu'il ne faut pas repenser la question du travail du sexe en général et pas uniquement en lien avec la question du handicap ? La pensée queer, qui envisage le travail du sexe comme métier, pourrait apporter un éclairage très intéressant sur cette question.

Avec ce mouvement Crip, est-ce qu'il n'y a pas un risque d'enfermement dans une sorte de communautarisme ? — La peur du communautarisme est typiquement française. Dans les pays anglo-saxons, la notion de communauté ne fait pas aussi peur. Lorsque des minorités se sentent opprimées, il y a un besoin de créer une communauté à un moment donné pour affirmer l'existence qui leur est reniée, un besoin de reconnaissance identitaire à un moment donné. Ensuite, une fois cette reconnaissance jugée satisfaisante, à l'inverse, il émerge un besoin de sortir de ce champ identitaire, de casser cette identité. Je pense que la pensée Crip est un peu une deuxième phase par rapport aux *disabilities studies*, qui représentaient justement ce besoin de reconnaissance identitaire pour accéder à certains droits. La théorie Crip veut casser ce carcan identitaire. Elle revendique que le handicap est partout et nulle part à la fois.

Propos recueillis par Marianne Langlet